

Sommaire

Une espèce de barbarie —	11
Noir tue Blanche —	27
L'impossible communion des larmes —	45
Vie et mort de Marcelin Deschamps —	55
Ounga Ounga —	71
Niqués pour la vie —	91
La voie du blâme —	105

et avec elle l'image de ces corps échoués sur nos plages. On se surprend à avoir dit « nos » plages. C'est trop tard. Bientôt nous dirons : nos portes, nos frontières. C'est ce qu'on appelle une intégration réussie. Quand leurs barbares deviennent les nôtres. Le cimetière marin nous hante parce qu'il est la vérité de notre condition. Comment ne pas perdre le Sud ? C'est une hantise doublée d'un complexe de privilégiés : comment sauver ce qui reste de nous ?

À sa façon, Kateb Yacine était hanté aussi. Son obsession pour les analphabètes, pour la vie profonde du pays, ce n'est pas autre chose que cela. Il sent qu'il peut perdre l'Algérie, qu'il peut la trahir, et qu'il y est encouragé – pas seulement par des êtres de chair et de sang, ni seulement par des institutions, mais par une organisation morale du monde. Les civilisés et les barbares. L'humanité et sa périphérie monstrueuse. Il sent tout cela et puis voilà, il fait un choix : il faut garder une espèce de barbarie. Garder et rester, ce sont des verbes de préservation, de résistance. Kateb Yacine résiste. Il résiste à son acculturation, à sa désagrégation. En s'éloignant des siens, ce que lui impose le seul fait d'être un écrivain tenant place au sein de la « République mondiale des Lettres¹ », il ne veut pas perdre le chemin. Allez, une autre formule

1. Pascale Casanova, *La République mondiale des Lettres*,

Les Éditions du Seuil, Paris, 1999.

Rester barbare

pour le dictionnaire : « je sais d'où je viens ». Une formule de transfuge, qui dit la frontière traversée, le passage du bas vers le haut. Qui dit surtout : en haut, je n'oublie pas le bas. Elle jure fidélité à ceux qu'elle a quittés. Mais dans le cas de la barbarie, elle gagne en magie. Parce qu'en vérité, on ne sait pas. D'où viennent les barbares que nous sommes ? Quelle est donc cette barbarie originelle qu'il s'agit de garder ? On se met à bégayer. On ne sait pas. Comment pleurer une authenticité jamais connue et pourtant véritablement perdue ? Quel est-il, cet élan de préservation sans objet ? C'est un élan *identitaire*, nous chuchote-t-on. Il ne faut pas y céder. C'est une évanescence, un sentiment paradoxal : c'est la nostalgie de ce qui n'a pas eu lieu. Quel descendant de l'immigration ne la ressent pas au fond de lui ? Ne ressent pas ce qui lentement, à mesure que l'intégration se poursuit, le quitte à tout jamais ? C'est un sentiment impossible. S'ouvre alors un continent de questions. Elles commencent toutes par « qu'aurions-nous été si ? » Si la colonisation n'avait pas organisé un rapport de force moral qui tient en échec la civilisation, le pays et la famille qui auraient dû nous voir naître et grandir ? Si l'intégrationnisme n'avait pas édicté pour nous les conditions de notre salut dans ce pays conditionnel qui n'a rien d'une patrie ? Qu'aurions-nous été si... ?

En pure politique, ces questions seraient absurdes, sacrifiées sur l'autel du matérialisme

historique, accusées de paver la route vers la fétichisation d'un âge d'or fantasmé, la fabrication d'une authenticité précoloniale érigée en dogme. Le communisme a sa maladie infantile, le mouvement décolonial doit bien avoir la sienne. « Et après ? Qu'allez-vous faire avec cette identité, une fois rapiécée ? » nous dit-on. « Nous l'opposer ? Nous l'imposer ? » C'est à la fois triste et passionnant à observer. Cette traque obsessionnelle d'un début de preuve attestant un début de volonté de quelque chose qui pourrait éventuellement ressembler à un début de vengeance. On en reconnaît les réflexes paniques : c'est à ce titre qu'on cherche à disqualifier ces mouvements qui veulent traduire l'insolent « oui et alors ? » en stratégie politique. Réflexes paniques encore quand on cherche à prouver que les « décoloniaux », ces barbares revendiqués, veulent refonder la race, mais en leur faveur cette fois. Ils n'ont pas compris que notre question – « qu'aurions-nous été si ? » – n'appelle aucune réponse. En vérité, il s'agit moins de retrouver ce que nous *étions* que de résister à ce que nous *devenons*. Dans cette perspective, « l'espèce de barbarie » à laquelle nous tenons, c'est précisément ce qui n'a pas été touché – contaminé – par l'intégration dans l'Empire. C'est la friche en nous. Notre terre vierge. C'est pourquoi aussi il ne s'agit pas de devenir barbare mais de le rester, en endossant la vérité politique que le terme contient : ce qui est craint, au fond,

Rester barbare

ce n'est pas notre potentiel manque d'humanité, de culture ou de sens moral. C'est exactement l'inverse. C'est l'inassimilable en nous, c'est-à-dire notre histoire, notre culture et notre âme. Car quel est donc ce type de barbare qui s'interroge sur sa personnalité profonde, ses valeurs et sa beauté? Quel est donc ce barbare réflexif qui veut bâtir des musées et refonder une éthique?

Ici, il faut marquer un temps d'arrêt parce que les mots sont visqueux et qu'ils glissent entre les doigts. Le barbare n'est pas le sauvage. Tandis que le barbare est un être irrécupérable, le sauvage, lui, est à *développer*. Son innocence n'est pas celle de la friche du barbare. C'est une innocence infantile, liée à son statut d'humain attardé. C'est pourquoi, lorsqu'il faute, le sauvage ne peut être rendu tout à fait coupable. Certains civilisateurs sont même prêts à se fouetter le dos pour alléger sa responsabilité. C'est la responsabilité des maîtres. Ce bon sauvage, il est de leur devoir de l'éduquer, de le hisser à hauteur d'homme. C'est une victime éternelle. Telle est la défense où s'agglutinent tous nos mauvais avocats et nos faux alliés.

« Je ne suis pas un homme à développer, mais à prendre ou à laisser¹ », répond Sony Labou Tansi. Ainsi parle le barbare qui n'existe pas en antériorité

1. Sony Labou Tansi, *Encre, sueur, salive et sang*, Les Éditions du Seuil, Paris, 2015, p. 88.